



DIFRET

De Zeresenay Berhane Mehari
Avec Meron Getnet, Tizita Hagere...
Ethiopie- 08 juillet 2015- 1h30

Jeudi 10 Décembre à 18h30
En partenariat avec le Zonta Club
dans le cadre de l'action contre
les violences faites aux femmes
Débat avec le CIDFF

Entretien avec Zeresenay Berhane Mehari

Comment l'aventure a-t-elle démarré ? Tout a commencé en 2005 : alors que j'avais terminé mes études de cinéma aux États-Unis depuis deux ou trois ans, j'étais de retour en Éthiopie pour la troisième fois depuis mon départ en 1996. Je prenais un verre chez un ami qui m'a conseillé de faire un film sur sa sœur, Meaza Ashenafi, quand il a découvert que j'étais réalisateur. À ce moment-là, je n'avais pas la moindre idée de qui il s'agissait ! En rentrant à Los Angeles, j'ai fait des recherches sur Internet et je me suis rendu compte qu'il existait des milliers de pages sur son parcours, l'association qu'elle avait créée et les résultats concrets qu'elle avait obtenus. Ce qui m'a frappé d'emblée, c'est qu'elle avait fondé la toute première association entièrement consacrée à la protection des jeunes femmes et des enfants. J'ai aussitôt été séduit par cette jeune femme, intelligente, belle et courageuse, qui osait s'attaquer à des traditions ancestrales et qui voulait faire évoluer la loi. **Pourquoi le parcours de Meaza et de Hirut vous a-t-il autant touché ?** En tant que scénariste et réalisateur, je suis toujours en quête d'histoires humaines. Et je m'intéresse aux questions de société et aux gens qui cherchent à faire bouger la politique et la justice. Pour moi, il ne s'agissait pas tant de parler des traditions ou de l'affaire de Hirut que de m'interroger sur l'état d'esprit des personnages : qu'est-ce qui a poussé cette jeune fille à refuser de se plier à des coutumes ancestrales ? Pourquoi Meaza a-t-elle fondé son association ? Quand on rencontre des êtres qui vous touchent, on sait que c'est leur histoire – et les obstacles qui se dressent sur leur route – qu'il faut raconter. C'est en m'attachant à cette dimension humaine que le spectateur peut s'identifier à mes personnages. **L'affaire de Hirut a eu lieu en 1996, année où vous avez quitté l'Éthiopie...** C'était un événement majeur dont tout le monde parlait en Éthiopie et qui était relayé par l'ensemble des médias. Or, il s'est produit cinq ou six mois après mon départ pour les États-Unis. Je souhaitais donc, d'une certaine façon, revivre cet événement que j'avais manqué : je me suis demandé si j'aurais fait partie des manifestants hostiles au ministre de la Justice ou, à l'inverse, si je m'en serais moqué, considérant qu'il s'agissait de traditions rurales et éloignées de mes préoccupations. En faisant mes recherches, je me suis aperçu que si ces deux femmes avaient contribué à bousculer les mentalités en Éthiopie, elles étaient aujourd'hui plus ou moins tombées dans l'oubli. Grâce au film, on pouvait donner une deuxième vie à leur combat et sensibiliser de nouvelles générations à leur action, d'autant plus que le gouvernement actuel est très focalisé sur les problématiques liées aux femmes. **À quel moment la loi a-t-elle évolué ?** En 2004, le code pénal a été révisé : depuis cette date, les enlèvements et les viols sont passibles de 15 ans d'emprisonnement. Malgré tout, le nombre de jeunes filles enlevées n'a pas baissé de manière significative. Par exemple, au cours des dix années qui ont suivi l'affaire, aucune fille n'a été enlevée dans le village de Hirut. Mais partout ailleurs dans les campagnes, entre 40 et 45% des jeunes filles étaient encore enlevées pour être mariées de force au début des années 2000. Aujourd'hui, ces chiffres ont baissé et j'aimerais que le phénomène disparaisse totalement, même s'il faudra sans doute une quarantaine d'années pour y parvenir. Du coup, parallèlement au film, j'ai senti le besoin d'accomplir mon devoir de citoyen éthiopien en informant les gens. Car même s'il existe un appareil juridique, l'Éthiopie est une société extrêmement patriarcale et les jeunes filles ignorent l'existence des lois et ne savent pas vers qui se tourner en cas de besoin. **Le film adopte un point de vue féministe. Avez-vous cherché à dénoncer les communautés les plus traditionnalistes ?** J'ai grandi entouré de mes trois frères et de mes trois sœurs. Mes parents se sont rencontrés très jeunes et travaillent ensemble depuis 45 ans. L'estime et la compréhension mutuelle qui régnaient dans ma famille sont des valeurs qu'on m'a transmises et que j'observais aussi chez mes amis. Mais dès qu'on quitte la ville, la situation est tout autre : les hommes ont plus d'égards pour leurs vaches et leurs taureaux que pour leurs filles ! Cela s'explique par le poids des traditions qui assignent à la femme la fonction de mettre les enfants au monde et de s'occuper des tâches ménagères. Je tenais à montrer qu'une femme peut être l'égale d'un homme, et parfois même le surpasser. Je n'étais pas conscient d'avoir un point de vue féministe, mais quand j'ai rencontré la présidente de la plus grande association féministe du pays, elle m'a présenté à ses sympathisants comme un "militant féministe" ! C'était un honneur d'être considéré comme tel. **Comment pourriez-vous décrire le personnage de Meaza ?** Ce qui m'a d'abord frappé chez elle, c'est sa douceur et sa présence discrète. Autant dire qu'on a du mal à s'imaginer qu'une jeune femme aussi féminine et élégante ait pu tenir tête à la police ou à tout un village au péril de sa vie. Dès qu'on parle avec elle, on comprend qu'elle a consacré toute sa vie à améliorer les conditions de vie des femmes dans son pays : elle est d'une grande précision, elle n'abandonne pas le combat et elle ne dort jamais ! Lorsque je menais mes recherches, elle m'appelait deux ou trois fois par jour pour savoir si je progressais. **Avez-vous eu du mal à trouver la comédienne qui lui correspond ?** J'ai auditionné 300 actrices et quand j'ai rencontré Meron Getnet, j'ai compris qu'elle pouvait jouer une femme charismatique et discrète sans dire grand-chose. Je voulais également qu'elle oublie la véritable Meaza pour voir ce qu'elle était à même d'apporter au personnage. Pour moi, la Meaza du film devait être une femme accessible, à laquelle chacun pouvait s'identifier, mais je craignais que son statut occulte le reste. Le choix de Meron s'est révélé judicieux à cet égard : comme elle tournait dans une série télé à grand succès, elle s'était invitée, pour ainsi dire, dans le salon des Éthiopiens. Du coup, le grand public la connaît et peut facilement se reconnaître dans les personnages qu'elle interprète. **Qu'en a-t-il été de Hirut ?** C'est une des étapes qui nous a pris le plus de temps puisque nous avons mis huit mois à trouver notre actrice ! Les auditions sont rares en Éthiopie et il n'existe presque pas de jeunes comédiens... puisqu'il n'y a presque pas de rôles qui leur sont destinés. Avec mon directeur de casting, nous avons donc fait imprimer et distribuer 5000 tracts dans des collèges et des lycées. Puis, nous avons organisé des trajets en bus pour acheminer les élèves intéressées jusqu'à nos studios, puis pour les ramener chez elles. Pourtant, malgré tous nos efforts, nous ne trouvions pas une interprète qui nous convienne.

A quinze jours du début du tournage, mon directeur de casting m'a parlé d'un atelier de théâtre qui se déroulait dans une école : on s'est rendu sur place et j'ai alors repéré Tizita Hagere qui ne jouait même pas à ce moment-là, attendant seulement son tour. Tout chez elle, que ce soit sa démarche ou son allure, m'indiquait qu'elle était Hirut. Elle avait à peine suivi un mois d'atelier de théâtre et elle s'est révélée époustouflante. **La notion de débat d'idées est au cœur du film.** Je ne voulais surtout pas porter de jugements sur mes personnages : c'est très facile de rendre le protagoniste attachant et l'antagoniste déplaisant. J'avais besoin de décrypter les motivations qui poussent les personnages à agir comme ils le font et j'ai mis du temps à le comprendre, puis à l'intégrer dans le scénario. Je savais également que le public mettrait du temps à le comprendre, lui aussi, et il me fallait donc présenter le point de vue des plus conservateurs, et pas seulement celui des militants progressistes. Car je tenais à inscrire le film dans le contexte de l'Éthiopie de l'époque, sans que mon propre regard influence le point de vue du spectateur. Sinon, le propos aurait été insignifiant et les personnages des coquilles vides. D'autre part, je voulais éviter de stigmatiser telle ou telle communauté : on entend des opinions intéressantes même au sein du Conseil du village. Il s'agissait de montrer que le verdict auquel parviennent les Sages suscite un long débat.

LA LÉGITIME DÉFENSE JAMAIS ACCORDÉE À UNE FEMME EN ÉTHIOPIE

Elle rejoint un groupe de travail pour la rédaction d'une nouvelle constitution. Au retour d'une formation aux Pays-Bas où elle rencontre des consœurs kényanes et ougandaises, cette spécialiste du droit des femmes et des enfants fonde Ethiopian Women Lawyers Association qui offre une aide juridique aux femmes victimes de violences, travaille sur des programmes d'éducation publique et de réformes légales.

L'année suivante, Meaza Ashenafi prend en charge la défense d'Aberash Bekele. Cette adolescente de 14 ans est passible d'une peine de vingt-cinq ans de prison pour avoir tué l'homme qui l'a enlevée et violée afin de l'épouser, comme c'est la tradition dans une partie du pays. Meaza Ashenafi plaide la légitime défense qui n'a jamais été accordée à une femme en Éthiopie.

« DIFRET » SIGNIFIE « COURAGE » QUE « VIOL »

C'est cette affaire que relate le film *Difret* (d'après un mot amharique qui signifie de manière terrible aussi bien « courage » que « viol »), où l'adolescente a été renommée Hirut. Ce cas est d'autant plus passionnant que le verdict participera à l'évolution de la législation sur ces enlèvements traditionnels, interdits en 2004.

Son réalisateur, Zeresenay Berhane Mehari, Éthiopien parti étudier aux États-Unis, a tourné dans la langue de son pays avec ses concitoyens pour qu'ils « s'y reconnaissent ». Parrainé par Angelina Jolie, primé à Sundance et à Berlin, *Difret* devrait être présenté en Éthiopie où les enlèvements existent toujours.

« *Le film peut être un outil d'éducation, estime Meaza Ashenafi. Il porte des messages forts sur l'importance des organisations de femmes et de la scolarisation des filles.* » Depuis 2011, l'avocate travaille auprès de la Commission économique pour l'Afrique, organisme régional de l'ONU. Elle vient de créer la banque éthiopienne Enat (qui signifie « maman »), destinée à accorder en priorité des prêts aux femmes.

CORINNE RENOU-NATIVEL La Croix 7/7/2015

Prochaines séances

Zaneta de Petr Vaclav Jeudi 10 décembre à 21h00

Les milles et une Nuits 3^e volet, l'Enchanté de Miguel Gomes

Dimanche 13 décembre à 11h00 et lundi 14 décembre à 19h00

Notre petite sœur de Hirokazu Koreeda

Dimanche 13 décembre à 19h00, lundi 14 décembre à 14h00 et mardi 15 décembre à 20h00

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€* Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboinés 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)